

Abscisse et ordonnée de la vie

Monique LaRue

Number 50, 1989

Le théâtre dans la cité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26617ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

LaRue, M. (1989). Abscisse et ordonnée de la vie. *Jeu*, (50), 224–225.

abscisse et ordonnée de la vie

Si l'on vous présentait le roman comme espace de mémoire privée et le théâtre comme espace de mémoire collective, la chose vous étonnerait-elle?

Professeure au cégep Édouard-Montpetit, Monique LaRue a publié deux romans (*la Cohorte fictive*, 1979, et *les Faux Fuyants*, 1982; son troisième, à paraître, s'intitulera *Copies conformes*), a collaboré à divers recueils de nouvelles et signe des critiques au *Devoir*. Elle prépare, avec Jean-François Chassay, un livre sur Montréal (*Promenades littéraires dans Montréal*) qui paraîtra en septembre prochain.

À la question posée, je réponds immédiatement: oh oui! Oui, la chose m'étonnerait, pour ne pas dire qu'elle me choquerait.

D'abord, la vie privée est politique, comme on a pu dire et répéter. Personnellement, je n'ai jamais souscrit à cette formule. Quand la vie privée est politique, en effet, c'est le totalitarisme. Il reste pourtant qu'on ne peut pas séparer, attribuer ainsi deux espaces, privé et collectif. Il y a une seule mémoire, celle de la vie, avec des dimensions, privée et collective, qui sont parfois confondues lorsque l'Histoire s'en mêle, en temps de guerre, par exemple, et qui ne sont jamais imperméables l'une à l'autre.

Alors, le roman, le vrai, le grand, ne s'occupe de mémoire *privée* que parce qu'il s'occupe de la vie, point. La vie, le destin, sont à la fois et inextricablement privés et collectifs, solitaires et grégaires. C'est bien pour ça qu'on écrit, d'ailleurs, et qu'on lit, et qu'on va au théâtre aussi, il me semble. Pour comprendre ça. Parce que, qu'on le veuille ou non, la vie est un contrat qui nous branche aux autres. Notre corps, qui est la frontière de notre solitude, n'est pas pour autant isolé, car il est engendré.

Théâtre, roman, toute oeuvre d'art, lorsqu'elle est réussie, construit donc nécessairement à partir de ces deux dimensions, abscisse et ordonnée de la vie: le privé et le collectif. C'est même ça qui est très difficile: faire tenir les deux dans les personnages. Leur donner de «l'épaisseur». La tragédie, par exemple, arrive quand un malheur individuel est inextricablement lié à un destin collectif et que de ce fait aucun individu, aucune volonté privée, n'y peuvent rien changer. Comme dans *les Fous de Bassan*, par exemple.

Ceci n'est pas très loin d'un autre aspect qui m'étonne dans votre question. Il me semble en effet que notre roman, ici, au Québec, a justement BEAUCOUP voulu prendre en charge la vie et la

mémoire *collectives*. Peu d'oeuvres se situeraient en dehors de cette contrainte, disons, avant le début des années quatre-vingt. Y a-t-il eu coupure, récemment, chez les tout jeunes écrivains, qu'on dit ou qui se disent individualistes, anarchistes, hors cité? C'est possible. Il est trop tôt pour le dire. Et j'en doute. Il reste que de *Bonheur d'occasion* au *Cassé à l'Hiver de force* ou *Maryse*, peu de personnages ne sont pas, quelque part, comme on dit, branchés, engendrés par la collectivité des Canadiens français devenus Québécois, et chargés de rendre dicible ce qu'il est advenu d'elle. À la limite, prendre en charge la mémoire collective, cela revient à minimiser ce qui, en nos petites histoires, est inexorablement privé. C'est même, de mon point de vue, une sorte de maladie, qui guetterait notre roman

Alors que le théâtre est peut-être moins «contraint», en ce sens. Ce qui ne veut pas dire, bien entendu, qu'il n'est pas aussi, toujours, aussitôt qu'il est joué, vu, compris, inscrit immédiatement dans une mémoire collective. Mais la scène est, justement, la mise en évidence de notre cruelle, indépassable, et *première* solitude physique dans le monde. Alors que le roman donne toujours, qu'il le veuille ou non, que ce soit écrit ou non, une ascendance, une *famille*, à ses personnages, au théâtre, le corps est découpé sur le noir, isolé, «né», mais ayant oublié depuis longtemps sa naissance, abandonné. *Bonjour, là, bonjour*, par exemple, c'est moins de «l'espace collectif» que *les Chroniques du Plateau Mont-Royal*, non? C'est plus sauvage, moins «civilisé», moins «urbain», plus cruel. Chacun ayant une place, un rôle, dans une structure qui le circonscrit, qui le définit, et à laquelle il ne comprend rien.

Théâtre et roman... le récit, la narration, le type de présence des personnages, la langue: tout est différent. Mais ce qui m'intéresse, c'est plutôt ce qui est semblable: des personnages, un conflit, des passions, etc. Toujours, si l'oeuvre est réussie, «une» vie devient «la» vie: indépassablement séparée, individualisée, solitaire, incommunicable. Et pourtant branchée avec le grand corps collectif, sa mémoire, disant, d'une façon ou d'une autre, cette jonction, justement. L'indicible se place à des endroits différents. Et donc la signification joue différemment aussi. Mais ce ne sont certainement pas deux arts ayant des territoires, des objets, des sujets différents, l'un privé, l'autre collectif.

Merci de m'avoir posé votre question. J'espère l'avoir comprise. Et y avoir répondu.

monique larue



Bonheur d'occasion, film de Claude Fournier d'après le roman de Gabrielle Roy. Destins privés, histoire collective.